

Élyse-Andrée Héroux



Mara M.

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Roman

À ma Geneviève,
qui m'a fait pousser du courage.

À Marie-France
qui m'a appris à voir blanc, et même rose par moments.

À mes parents,
et à toutes mes mères.

PREMIÈRE PARTIE

PETITE

*Et tout d'un coup, tout change.
Mais sa vie, c'était pas censé être ça.*

Marie-Raphaëlle Mayrand est une jeune fille bien éduquée. Elle dit bonjour, bonsoir, s'il vous plaît et merci. Elle sait se tenir à table. Elle vouvoie les adultes. Autour d'elle, il y a beaucoup d'adultes. Marie-Raphaëlle n'a ni frère ni sœur, à son anniversaire elle reçoit beaucoup de cadeaux. On lui a montré à boire du vin, elle a droit à un verre aux soupers spéciaux. Longtemps elle a pris des cours de piano.

Jusqu'ici, sa vie roule doux. Elle aime les livres, la télé. Elle aime écrire des histoires qu'elle copie des livres et de la télé. Elle a du talent pour écrire, mais on lui a dit qu'écrire c'était pour le plaisir, que les écrivains c'est pauvre. Le vendredi elle loue des films au club vidéo du coin, trois fois les mêmes quand elle les aime. Elle va au collège. Il lui arrive de sécher les cours mais c'est rare, elle a toujours peur de se faire prendre. Elle a de bonnes notes, sauf en math et en sciences. Plus tard, elle sera enseignante de français et elle écrira des livres l'été.

Elle se sent l'âme d'une artiste torturée. Pourtant la vie c'est facile. À la maison, elle est gâtée. Ses parents ont des sous, la voie en ligne droite sera facile à emprunter. À l'école on la traite de grosse. Elle n'aime pas ça bien sûr. Elle se tient avec trois amies, il y a d'autres copains aussi mais ces trois-là c'est ses meilleures. Avec elles, elle a du plaisir, toutes les quatre elles rient fort et souvent, ainsi elle n'entend pas qu'on la traite de grosse. Personne ne tombe amoureux d'elle. Les grosses, c'est fait pour consoler ou divertir. C'est dur, au secondaire, de n'être désirée de personne. Elle a teint ses cheveux en rouge et s'est coupé une frange. Ce n'est pas très réussi. Elle porte des vêtements qui ne lui vont pas, mais la dame au magasin a dit c'est beau, c'est la mode, ça te va bien.

Dernièrement, elle s'est mise à sortir le soir. Quand on sort le soir, ça signifie qu'on est grande. Elle a hâte d'être grande, d'être libre, d'avoir de la crédibilité. La crédibilité, ça paraît confortable, les gens crédibles on ne les traite pas de grosse, parfois même on les admire. Alors elle sort le soir, boit de la bière, rentre au couvre-feu mais reste dehors devant la maison, à jaser et à rire avec les amies qui n'ont pas de couvre-feu. Un soir, elle a rencontré un gars dans un party. Il ne connaissait personne, il squattait la place. Il passait par hasard. Marie-Raphaëlle et lui, ils couchent ensemble maintenant. Ça doit vouloir dire qu'elle a commencé à grandir.

Et tout d'un coup, elle est enceinte.

Elle est trop jeune pour avoir un bébé. N'est pas certaine qu'elle saurait se débrouiller. Sur le coup, elle songe que ça ne doit pas être si compliqué de s'en sortir. D'avorter. On est en quatre-vingt-treize, ses parents sont athées avec des restants de bonté chrétienne, ils sont même un peu modernes. Ils comprendront. Ça ne peut pas mener au drame tout ça, voyons.

Mardi dernier, elle filait un sale coton. Elle avait de la fièvre, des étourdissements, des crampes. Sa mère lui a dit :

— Allez, Mara. On va à l'urgence.

Sa mère ne l'appelle jamais Mara. Elle l'appelle par son vrai prénom, Marie-Raphaëlle, elle ne le coupe même pas à Marie, chaque

fois elle le prononce au complet même s'il est long. Mara, c'est les copines qui disent ça. Sa mère voulait s'assurer qu'elle viendrait à l'urgence. Elle l'a amadouée en jouant copine.

Le médecin de l'urgence l'a auscultée, lui a pris du sang. Puis il a dit :

— À l'œil comme ça tout va bien. Tu es enceinte. Est-ce que c'est moi qui te l'apprends ? On t'appelle pour les résultats.

Deux jours plus tard, il l'appelle.

— Tout est normal, dit-il, quelques nausées simplement, tu as besoin d'un peu de repos, pour la douleur à l'abdomen on va te faire passer une écho.

La semaine d'après, ils lui font passer une écho. Docile, elle s'étend et relève son gilet sur son ventre mou, il est gras mais ça n'a rien à voir avec le fait qu'elle est enceinte, alors c'est gênant. Penchée sur elle, la dame de l'écho le lui cochonne avec sa machine enduite de gluant. Semble s'en ficher qu'il soit gras. Appuie comme une démente. Marie-Raphaëlle a bu trois litres d'eau depuis le matin et ça fait deux heures qu'elle se retient, elle avait très hâte d'aller aux toilettes mais soudain son envie ne compte plus. Elle vient de voir qu'à l'écran il n'y a pas que du grichage et des lignes. À l'écran, il y a une tête. La dame la lui montre, la tête, lui montre tout le reste, c'est une arachide minuscule mais en fait il paraît que c'est quelqu'un.

— Regarde, ça c'est son crâne, sa petite colonne vertébrale. Il est bien placé ton embryon. À l'œil comme ça, tout va bien. C'est un enfant bien vivant.

Un enfant bien vivant. Quatre mots...

Soudain elle pleure.

Et tout d'un coup, tout change.

1993

Je suis assise dans le noir au huitième rang, à côté d'Angèle. Ici, c'est la chapelle du collège. C'est ici qu'on fait de la musique et du théâtre. C'est toujours ici que se passent les choses intéressantes sauf quand il y a une conférence (une conférence c'est plate). Sur scène, Cassandra, Martin et Benoît jouent une version tronquée de *L'école des femmes*. C'est pour le cours de français. Personne n'avait le temps de la monter toute, ni de l'entendre toute apparemment, le prof en a coupé des bouts. C'est un sacrilège, diront certains. Ils ne seront pas nombreux parce que la salle est vide presque. Sur deux cents sièges, on est vingt.

Cassandra joue Agnès. Elle est toute mince, Cassandra, jolie dans sa robe de couventine, trop maquillée mais on est au théâtre, il faut beurrer épais. Elle joue bien mais je n'écoute pas ce qu'elle dit. Je regarde son ventre plat. Son ventre à elle, il est vide. Son utérus ne sert qu'à lui donner des crampes une fois par mois. Pareil pour Angèle qui est assise à côté de moi, mais elle je ne lui regarde pas le ventre. Elle me verrait faire.

Moi, mon ventre est plein. Dedans, une petite boule qui grossira pour devenir quelqu'un que je ne connais pas encore. C'est étrange. Apaisant. Je bouge plus lentement. Je parle moins fort. Il

y a en moi quelque chose que je ne dois pas déranger. Les copains, sur scène, ne connaissent pas ça. Cassandra avec ses nattes d'Agnès ne ressent pas ce que je ressens, même Agnès n'a jamais su ce que c'était, en tout cas c'est pas dans l'histoire. Je vis sur une planète à moi. J'ai été la dernière de la gang à avoir dix-huit ans.

La nouvelle de ma grossesse a été un choc. Mes parents ont fait tout un saut. Ça a dû être épouvantable pour eux d'apprendre que j'avais baisé. Leur fille unique en costume d'Ève avec un Adam qui respire fort, la peau moite et les postures gênantes, dans leur tête ça devait être bien scabreux comme scène. (Un jour moi aussi je passerai par là. Pour l'instant, c'est flou comme perspective.) Ils sont inquiets pour mon avenir. Sans me le dire ils ont pleuré, mes parents, ils ont pleuré beaucoup je pense. Ils m'ont dit qu'ils m'aideraient. Je ne sais pas encore comment ils m'aideront, mais c'était doux à entendre.

À Noël, on a annoncé la nouvelle à la famille élargie. Dans le sous-sol de chez mon oncle, l'air s'est comme figé. Dans ma famille on parle on parle, mais on ne parle pas de n'importe quoi. On choisit ses sujets. On parle du travail, on se relaie les actualités. La neige et le verglas aussi sont de bons candidats. On évite les thèmes troubles, les émotivités déplacées. Dans la discussion, l'important c'est de savoir naviguer. Mes oncles et tantes, mal à l'aise, m'ont dit qu'eux aussi dans leur jeunesse ils en ont fait des niaiseries. Mes cousins et cousines de mon âge ne se sont pas prononcés. Ma grand-mère m'a dit que franchement j'aurais pu prendre la pilule, mais qu'il avait bien de la chance, ce bébé-là, de s'annoncer dans notre famille. Puis elle m'a donné deux trois grandes claques sur la cuisse avec ses mains minuscules et m'a dit prends-toi donc un Cherry Blossom dans le tiroir de la cuisine.

Mes amis n'ont pas réagi, sauf deux trois qui ont éclaté de joie. Eux, ils sont fans du téléroman *Chambres en ville* même s'ils font semblant de trouver ça con, on la regarde tous religieusement cette émission. Dans *Chambres en ville*, une grossesse précoce avec pas d'argent, c'est beaucoup d'ouvrage mais ça finit quand

même bien. Alors ils pensent que je serai comme Chloé dans *Chambres en ville*. Ils disent que ce sera super d'avoir un vrai bébé pour jouer. Que quand j'aurai envie de sortir ils viendront le garder. Jusqu'ici, personne n'est très inquiet dans mon groupe d'amis.

Après mon échographie, d'une cabine téléphonique à l'hôpital j'ai appelé le géniteur. Il est venu me rejoindre chez moi.

Il n'en revenait pas que je sois enceinte. Il est resté longtemps la bouche ouverte. Ensuite, tout d'un coup, il s'est mis à me faire l'éloge des joies de la maternité. À me dire que l'avortement c'est un crime. À me parler de la sœur d'un de ses chums, qui élève seule ses enfants et se débrouille très bien, et à me raconter que l'autre jour ces enfants-là lui ont bricolé une carte avec des brillants pour aucune raison et qu'elle a pleuré de bonheur. Je l'ai écouté en souriant. Je me disais eh ben, la belle voie dans laquelle on s'engage, toi.

Au bout de son exposé, mon sourire est tombé. Il a conclu en précisant que c'était bien beau tout ça, mais qu'il était hors de question qu'il y goûte à ces joies. Un enfant c'est magnifique, ça nourrira ta vie et ça te fera évoluer et devenir une meilleure personne. Mais arrange-toi avec tes problèmes, désolé j'ai d'autres projets bye, à moins que le petit ait un jour besoin d'une paire de jeans ou quelque chose mais anyway tu le sais que j'ai pas d'argent.

Il est parti de chez moi onze minutes après avoir entendu la nouvelle.

Le lendemain, je l'ai appelé. Il n'a pas répondu. Ni la semaine d'après. J'ai laissé des messages. Un mois plus tard, j'ai réessayé. Son numéro n'était plus en service. J'ai voulu aller m'humilier à sa porte, j'ai même mis mes bottes et mon manteau et je me suis rendue à l'arrêt d'autobus. Finalement, j'ai changé d'idée. Il avait probablement eu le temps de déménager. Ou de dire à ses colocos de ne pas m'ouvrir si jamais je venais sonner. De me mentir pendant qu'il courait se cacher. De faire semblant qu'il était mort.

Ainsi c'est clair. J'aurai un enfant toute seule. Je ne pense pas que l'avortement c'est un crime, mais dans ma tête d'adolescente

il est impensable qu'il ne naisse pas cet enfant. Dans mon cœur, quelque chose s'est mis à gronder. Je ne saurais l'expliquer clairement, mais c'est comme ça.

Pas de souci. J'ai un plan. Je serai une mère unique, créative, différente. Je serai meilleure que les autres. Je réinventerai la chose. C'est ça mon plan, mon plan de vie. Mon plan de début de vie.

Mon ventre n'est pas encore rond, mais je le touche sans cesse. Papa et maman me regardent d'un œil plissé, incrédule. Ils me couvent du regard parce qu'ils ne peuvent plus me couvrir de rien d'autre. Je suis leur grande enfant pas encore grande. Sur moi, les yeux neufs de gens qui me connaissent depuis longtemps, ils me regardent descendre du train, changer de gare. Ils n'y comprennent rien. Moi non plus, en vérité, je ne sais pas trop ce que je fais ni pourquoi. Ce n'est pas vraiment du courage, même s'il m'en faudra il paraît. C'est une espérance impossible à nommer. Je la sens gigoter dans l'obscurité et je me dis tout ira bien, tout ira bien. C'est peut-être que je suis inconsciente aussi. Me montrer optimiste en ces circonstances, c'est un peu cave.

Au fond, tout ça, je ne sais pas ce que c'est. Mais ça a sûrement quelque chose à voir avec grandir.

Mara M.

À dix-huit ans, Mara Mayrand accouche d'un fils sans père. Elle abandonne la maison familiale, le collège, les copines et les privilèges. Jeune fille de bonne famille, bénéficiaire de l'aide sociale. Mère monoparentale.

Franchissant en désordre les étapes de la vie, elle fonce vers devant, son enfant sous le bras. Au fil du temps, mère et fils grandissent. Autour d'eux, lentement, un filet se tisse. Il y a toutes sortes de mères, mono ou pas. Des mères, c'est grégaire. Ça finit toujours par se ramasser en tas.

Dans ce roman attachant, c'est sur plus de vingt années qu'on suit Mara Mayrand. Joies et tragédies, longs bouts plates, journées chargées, illusions brisées, échecs, victoires... Le quotidien de Mara Mayrand, c'est celui de toutes les mères. Et d'aucune en même temps.



Élyse-Andrée Héroux est née à Québec en 1975. Montréalaise d'adoption, passionnée de musique et de littérature, elle occupe divers emplois avant de devenir réviseure pigiste en 2007, puis auteure en 2015. *Mara M.* est son deuxième roman.

Illustration : © Jean-Manuel Duvivier
Photo de l'auteure : © Julia Marois
Design graphique : Nancy Desrosiers


Groupe
Livre
Québec Média

ISBN 978-2-7619-4797-8



9 782761 947978